

Le cadet de noblesse et le serpent à sept têtes

La Paroisse Bretonne, janvier 1906.

Un cadet de noble famille avait reçu pour tout héritage de ses parents, quand ils passèrent de vie à trépas, la gloire de porter son nom. Château patrimonial, biens fonciers, argent liquide étaient passés aux mains de son frère aîné, lequel par surcroît était un avare sans entrailles. Il vivait au petit bonheur, comme il pouvait, sans un sou vaillant dans sa poche, quêtant un morceau de pain par-ci, glanant un épi par-là, appelant en vain à son secours la fortune fuyante. En désespoir de cause, il s'était fait confectionneur de balais.

Un jour qu'il était au bois, occupé à couper le vert genêt, un oiseau au plumage éblouissant s'enfuit soudain de son nid sur son passage, avec des cris d'effroi. Il s'approcha et remarqua au fond du nid, parmi la mousse et le duvet, deux œufs d'or qui brillaient comme deux beaux louis neufs.

« Oh! la bonne rencontre, s'écria-t-il, c'est l'oiseau du ciel qui les aura pondus. Voilà de quoi garnir richement mon maigre gousset. » Il s'en fut montrer les œufs à son frère:

« Cent écus, si tu me les cèdes, déclara celui-ci, et deux cents autres, si tu me rapportes l'oiseau!

- Marché conclu ! » répondit-il.

Le lendemain, en arrivant au bois, il aperçut le pauvre volatile qui chantait tristement sur le bord de son nid. D'un coup de pierre, il l'abattit et, tout triomphant, il revint au château, pressé de toucher ses deux cents écus.

Lorsque son frère eut pris entre ses mains le petit corps ensanglanté, il ne put contenir sa joie : « Ignores-tu, dit-il, que tu as tué l'oiseau de la fortune? Celui qui lui mange le cœur et le foie trouve chaque jour, à son réveil, deux

pièces d'or sous son oreiller; je le tiens de source sûre. C'est un moyen qui en vaut un autre d'arrondir mon patrimoine : merci! »

Ayant ainsi parlé, il donna l'ordre de cuire le cœur et le foie de l'oiseau pour son dîner. Il y avait alors au château deux jeunes garçons, deux jumeaux, fils de son cadet, qu'il avait adoptés. C'étaient deux espiègles qui en prenaient à leur aise avec chaque chose. Attirés par le bon fumet des mets recherchés que la cuisinière apprêtait, ils survinrent à la dérobée, pendant une absence de cette dernière, soulevèrent le couvercle de la casserole et mangèrent le cœur et le foie.

On juge de la surprise et de la terreur de la pauvre servante, quand elle fut de retour. Bien vite elle tua un coq et substitua son cœur et son foie à ceux qui avaient été dérobés. Jamais le maître ne montra autant d'appétit.

Le lendemain, à son réveil, il glissa la main sous son oreiller, avec une hâte fébrile. Rien. Pas de traces du moindre louis. Un cri de joie qui partait de la chambre voisine l'attira. Il trouva ses neveux en admiration devant deux pièces d'or qui venaient de rouler de leur lit, ils ne savaient comment. Le mot de l'énigme était découvert. Dans sa colère, le châtelain renvoya sur-le-champ les deux espiègles. « Fais-en ce que tu voudras, dit-il à son cadet; quant à moi, je ne veux plus les voir! »

Le malheureux père dut se retirer. Il emmena ses fils au milieu de la forêt et, leur montrant un sentier qui courait sous la feuillée : « Allez toujours devant vous, leur conseilla-t-il, Dieu pourvoira à votre nourriture; il ne vous laissera pas périr. »

Les jeunes gens suivirent la direction indiquée et ne tardèrent pas à rencontrer un chasseur qui battait les buissons. À la vue de leur état d'abandon et des larmes qu'ils versaient, l'homme se laissa apitoyer. Il leur

remit un fusil à l'un et à l'autre, leur indiqua le moyen de s'en servir, et s'éloigna.

Comme ils arrivaient au croisement de deux routes, un lièvre surgit devant eux. Ils le mirent en joue.

« De grâce, s'écria l'animal, en s'arrêtant et en s'exprimant à voix humaine, épargnez ma vie, et je vous donnerai deux de mes petits.

- Nous le voulons bien! » répondirent-ils.

L'animal leur livra deux jeunes lièvres, et ils partirent plus loin.

Ils se trouvèrent bientôt en présence d'un renard, qu'ils menacèrent comme le lièvre et qui leur proposa le même marché : deux petits renards en échange de sa vie.

Successivement ils rencontrèrent ainsi un loup, un ours et un lion, et chacun leur tint pareil discours et leur offrit pareille condition qu'ils agréèrent.

L'idée leur vint alors de partager entre eux leurs nouveaux compagnons et de se séparer, mais auparavant ils échangèrent un signe de reconnaissance. Ils plantèrent un couteau dans le tronc d'un chêne. Celui des deux qui serait de retour le premier aurait à le détacher. S'il apercevait de la rouille sur un côté, ce serait la preuve que son frère aurait péri. Cela fait, ils s'en allèrent, l'un à droite, l'autre à gauche.

Celui qui avait pris à droite finit par arriver, après de nombreuses aventures et au bout de quelques années, dans une région d'apparence très fertile au milieu de laquelle se dressait une ville puissamment fortifiée, dont les maisons, étagées sur une colline aux pentes rapides, s'éclairaient de l'ardente lumière du soleil de midi.

Il entra par la grande porte. Or, personne ne cheminait par les rues, portes et fenêtres étaient fermées et les cloches sonnaient le glas.

« Pourquoi ce deuil public? » demanda-t-il au premier habitant qu'il rencontra. Celui-ci s'arrêta très surpris: .« Vous venez sans doute de fort loin, étranger, répondit-il, pour ignorer ce qui se passe. Comment n'avez-vous pas entendu parler du dragon à sept têtes qui habite la colline d'en face et qui a mis cette ville en coupe réglée ? Pour apaiser sa fureur, il faut lui sacrifier chaque jour une jeune fille. Toutes ont déjà péri, hormis la fille du roi, et son tour est venu aujourd'hui; elle est déjà là-haut sur la colline.

- Personne n'a songé à vous débarrasser de ce monstre?

- Si fait, plusieurs l'ont tenté, tous ont succombé.

- Par ma foi, s'écria le jeune homme, il ne sera pas dit que la

fille d'un roi aura succombé, tandis que je serai là, sans que l'on ait tenté un effort en sa faveur. »

Sur la colline du dragon s'élevait une chapelle dans laquelle la victime destinée à la mort passait sa dernière nuit en prière. Au fond, il y avait un autel sur lequel étaient posés deux gobelets pleins d'eau et au portail une énorme épée était suspendue qu'aucune main humaine n'aurait pu manier. Épée et gobelets avaient une signification symbolique. « Bois l'eau de ces gobelets, conseillèrent lièvre, renard, loup, ours et lion, et tu soulèveras l'épée et tu immoleras le monstre.»

Le jeune homme écouta l'avis de ses compagnons, il vida les gobelets et décrocha l'arme, qui lui parut légère comme une plume.

C'était l'heure où arrivait le dragon, en jetant feu et flammes et avec un grand fracas d'écailles traînées sur le sol. À l'instant le combat s'engagea.

Du premier coup, une tête sauta, puis successivement les six autres et les animaux achevèrent de déchiqeter le corps du monstre.

Cependant, la fille du roi attendait en prière dans la chapelle l'issue de l'engagement. Quand ce fut terminé, elle accourut au devant du jeune homme et, la voix tout émue : « Vous ignorez peut-être, dit-elle, le prix que mon père réserve à celui qui a remporté une telle victoire: c'est la main de sa fille. Venez, et je vous présenterai moi-même à lui. »

Mais la journée avait été rude et la fatigue était grande. Le jeune homme demanda à la princesse la permission de se reposer un moment. L'un et l'autre finirent par s'assoupir, après avoir prié le lion de mener bonne garde.

« Au fait, déclara bientôt le lion à l'ours, m'est avis que j'ai eu part prépondérante dans cette bataille et que j'ai mieux travaillé que toi. Il est juste que je me délasse; à toi de veiller! » et il s'endormit. L'ours tint le même discours au loup, le loup au renard, le renard au lièvre, si bien que celui-ci resta chargé de la garde de tous. Malheureusement, le pauvre animal avait trop présumé de ses forces. Il ne s'était pas écoulé une heure que la fatigue et la chaleur du jour aidant, il tombait dans un profond sommeil à son tour.

C'est ce qu'attendait un nouveau venu, qui arrivait à ce moment sur la colline, en se dissimulant derrière les arbres. Ce nouveau venu était un chevalier très épris de la princesse. Profitant du sommeil -général, il tira son épée, coupa la tête du jeune homme et enleva la princesse dans ses bras, en lui ordonnant, sous peine de la vie, de dire à son père qu'il était son sauveur. Toutefois, dans sa précipitation, il avait commis une faute, il avait négligé de ramasser par terre un mouchoir dans lequel sa victime avait enveloppé les sept langues du monstre.

Il franchissait déjà les portes de la ville, lorsque le lièvre, l'oreille chatouillée par une mouche, se réveilla en sursaut. li aperçut le corps de son maître et jeta un cri qui fit se redresser ses compagnons.

« Puisque tu as été cause de cette mort par ta négligence, déclara le lion, tu mourras aussi. Prépare-toi ! ta dernière heure a sonné.

. - Pas si vite, messire, riposta le lièvre; si ma faute a coûté i•existence à notre pauvre maître, je saurai la réparer. Je connais l'arbre de vie, je cours en détacher une racine. »

Il partit à franc-étrier. Le jour n'était pas fini qu'il était déjà de retour, une racine dans sa bouche. « Laissez-moi faire maintenant », dit-il; et il saisit la tête du jeune homme, la planta sur les épaules, la racine entre les dents. Le miracle s'opéra en deux secondes. Le mort s'agita convulsivement et se releva plein de vie, plus frais et dispos que jamais. Sans plus tarder, les six compagnons quittèrent ce pays de malheur.

Mais ce que Dieu veut, il le veut bien. Un an après, le jeune homme arrivait devant la même ville. Or, elle était tout en liesse. Les rues étaient jonchées de fleurs et les cloches sonnaient à toute volée. Le roi mariait sa fille avec son soi-disant sauveur.

« Je me trouve à point, murmura le jeune homme, pour semer quelques nuages dans la félicité de ce larron. Va, ajouta-t-il, en s'adressant au lièvre, apporte-moi ici le pain du festin. »

L'animal s'élança vers le palais, se glissa dans la chambre de la princesse et, caché sous son siège, se mit à lui gratter le pied. La princesse se pencha et le reconnut à la partie de l'anneau d'or que son maître avait arraché au cou du dragon et qu'il avait attaché au sien.

Elle lui donna tout ce qu'il voulut.

« À toi, maintenant, commanda le jeune homme au renard, va me chercher le couvert de la table royale. »

Le renard obéit. La princesse le reconnut aussi à l'autre fragment de l'anneau d'or et lui remit le couvert. Puis ce furent le loup, l'ours et le lion qui, l'un après l'autre, accoururent réclamer les assiettes, les viandes et le vin.

« Père, déclara alors la jeune fille au roi, il est inutile de vous cacher plus longtemps la vérité. Mon sauveur n'est pas l'homme que je vais épouser, mais le maître de ces animaux.

- Que ne se présente-t-il ici! s'écria le roi, je veux le voir. »

Le jeune homme ne se fit pas prier. Il se rendit au palais, et son premier acte fut de placer sous les yeux du souverain le mouchoir avec les sept langues du dragon. La preuve était établie désormais. On chercha le mystificateur; il s'était enfui.

« Nos invités sont là, dit le roi, le vrai prétendant aussi à la place du faux. Inutile de retarder le mariage. » Et le cortège partit pour l'église.

À partir de ce jour, les deux époux vécurent une vie de bonheur, sans négliger de prodiguer mille petits soins à leurs cinq animaux. Leur distraction favorite était la chasse. Un jour, au cours d'une chevauchée plus prolongée, ils s'égarèrent tous deux dans la forêt; ils s'arrêtèrent au pied d'un arbre dans lequel était fiché un couteau. La pensée de son frère revint aussitôt au jeune marié. Il détacha le couteau; c'était bien celui qu'ils avaient planté; or, l'un des côtés était entièrement rouillé. Impossible de s'y méprendre : son frère était mort, et sans doute les animaux, ses compagnons, avaient disparu. Comment le venger ?

À quelque distance de là, on distinguait à travers les arbres une lumière indécise qui dansait comme un feu follet. Elle partait d'une chaumière délabrée dans laquelle une vieille femme, à figure de sorcière, la peau ridée, les yeux louches et le nez projeté contre le menton à la façon d'un bec d'oiseau de proie, dévidait du fil sur un rouet boiteux. En voyant l'embarras du jeune couple, elle s'approcha.

« Entrez chez moi, mes enfants, dit-elle, vous n'aurez pas festin de prince, car je suis pauvre, mais je vous céderai volontiers mon lit de feuilles sèches. »

Elle avait un air si singulier en parlant ainsi, que les époux conçurent quelque soupçon. Quand ils s'étendirent sur la couche, ils ne dormirent que d'un œil. Bien ils firent d'ailleurs. À l'instant où minuit allait sonner, ils aperçurent la vieille qui s'avançait vers eux et saisissait le coutelas du jeune chasseur. En une seconde celui-ci fut debout. Il arracha le coutelas des mains de la sorcière et le brandissant contre elle : « Tu as mal calculé ton coup, femme perfide, s'écria-t-il, et ta fourberie est découverte. Tu vas l'expier. Je présume que tu en as agi de la sorte avec mon frère qui ne sera pas méfié de toi. Réponds: qu'en as-tu fait? » La vieille, plus morte que vive, et ne songeant plus guère à ce qu'elle disait, montra du doigt un tas de paille contre le mur et murmura : " Il est là-dessous! » Il y était en effet bien mort. D'un revers de son coutelas, le jeune homme trancha le cou de la mégère et emporta alors le cadavre de son frère au château. Déjà le lièvre était parti chercher une nouvelle racine de l'arbre de vie et le même miracle s'opérait qui s'était produit sur la colline du dragon. La racine introduite dans la bouche du cadavre rendait la vie à celui-ci. Il y eut de grandes réjouissances pour célébrer l'événement. Le frère demeura désormais auprès des deux époux et vécut très heureux.

Je crois bien qu'aucun d'entre eux n'est encore mort, car ils ont conservé un petit bout de la racine de vie en cas de besoin.